

JOURNAL DE DRACULA

Titre original

Jurnalul lui Dracula
Polirom, Iași, 2004

Ouvrage traduit et publié
avec le soutien de l'Institut culturel roumain



ISBN: 978-2-88892-217-9

Copyright © 2007, 2012 by Éditions Polirom
© 2018 by Éditions Xenia pour la traduction française
C.P. 429, 1951 Sion, Suisse
www.editions-xenia.com
info@editions-xenia.com

skype: xeniabooks

Marin Mincu

Journal de Dracula

Roman

*Traduction du roumain, avant-propos et notes
de Dominique Ilea*

Xenja

Avant-propos

« Qui es-tu, en train d'écrire ? »

Dans son préambule au roman *Journal de Dracula*, d'abord écrit en italien et publié en Italie en 1992, salué par Umberto Eco, puis réécrit en roumain et publié en Roumanie en 2004, Marin Mincu (en auteur-narrateur) fait la remarque suivante: « Un nouveau roman sur Dracula ne saurait exister qu'à une condition: une fidélité absolue à l'égard de l'histoire. » Le parcours du livre aura l'air d'un démenti – à moins de se rappeler que, telle la réalité elle-même, l'Histoire est élastique: cette science rien moins qu'exacte, *interprétation* où chaque évènement bien concret revêt des visages différents, selon la subjectivité de celui qui le raconte et/ou les perspectives/directives idéologiques et politiques de l'une ou l'autre époque. « C'est curieux, mais tout mythe se veut documenté... », ironise Dracula.

L'exploit du roman de Mincu sera de démolir le cliché du « vampire » auquel Bram Stoker et ses épigones réduisirent le bien réel Vlad III, dit l'Empaleur, prince de Valachie, tout en bâtissant un nouveau « mythe ». Il s'agira de rétablir un portrait du voïvode – tel qu'il fut, et tel qu'il eût pu se vouloir (ce qui, en l'occurrence, revient au même). Guerrier hors pair, l'unique némésis de Mehmed II le Conquérant, pressenti par le pape Pie II pour diriger sa croisade jamais aboutie. Érudit, l'ami et l'égal

de l'élite néoplatonicienne. Espèce de surhomme à l'ego démesuré, victime et bourreau, forgeant sa propre légende du fond de la geôle de Visegrád où il croupit par la trahison de ses royaux « amis ». Pauvre diable brisé, adolescent, par l'errance, la captivité, les humiliations et le viol, puis s'érigeant (quitte à basculer du côté obscur) en redresseur et vengeur de son peuple avili, écrasé tout au long de l'histoire. Voyageur et aventurier à travers des mondes visibles et invisibles. Enfin, mais pas en dernier, un écrivain, sinon l'Écrivain, rédigeant « des histoires vraies basées sur d'autres imaginaires, ou l'inverse », « emménageant » dans « l'espace de l'écriture ».

À une époque où la cruauté était la règle (voir le supplice que Jean Hunyadi, un autre « athlète de la chrétienté », fit subir au père et au frère aîné de Dracula), la diabolisation orchestrée contre lui est un comble de l'hypocrisie (qu'il ne se privera pas de dénoncer) – et elle eût très bien pu susciter, chez cet orgueilleux nietzschéen, abhorrant la médiocrité et épris d'absolu en toutes choses, la réaction que Mincu lui prête, celle de combattre le feu par le feu : « Je vais tous les aider dans cette campagne universelle dirigée contre moi. J'inventerai des histoires truffées d'exactions abominables et j'alimenterai copieusement le fardeau de mensonges dont on m'accable. Je serai moi-même l'inventeur des faits les plus monstrueux que la rumeur m'attribuera. » Geste maldororien, étayé par ce rêve où, tel le héros de Lautréamont, il se voit changé en arbre mort mais à la virilité de proportions cosmiques.

Tout y passe, vérité et fantasmes confondus : « forêts de pals », soupçons de cannibalisme, inceste, zoophilie, parjure, trahison, blasphème, misogynie assortie de tortures fétichistes allant jusqu'au meurtre, pacte avec le diable... Contre la déchéance et la folie qui guettent, dans sa solitude, un prisonnier à la fois haï, craint et respecté, soyons fous : l'écriture est, presque toujours, une tentative de revanche, et parfois une victoire. L'écriture est aussi un exorcisme à tous les niveaux, permettant d'évacuer les culpabilités réelles avec les fictives, de parer aux peurs et

aux douleurs infligées par celles autoinfligées, de reprendre le contrôle au lieu de juste subir.

Le risque d'une telle démarche (de Mincu comme de Dracula) était de verser dans le glauque et la mythomanie – or, la dérision, la parodie, l'humour (truculent, noir, pince-sans-rire, collant parfaitement au contexte) sont de la partie, suggérant que ce témoignage poignant, glaçant, peut se lire aussi au second degré, « à rebrousse-poil ». Depuis ce préambule même de l'éditeur présumé d'un manuscrit caché : un pastiche « gothique », avec ses coïncidences à la chaîne, grosses comme des maisons ; l'ultime note de bas de page enfoncera le clou en semant le doute sur l'authenticité de cette trouvaille, la suspicion d'une énième mise en scène.

« Faire contre mauvaise fortune bon cœur » – l'essence de l'humour roumain, une belle manière de revendiquer son origine ! En citant la célèbre ballade *Miorița*, Dracula change délibérément celle des trois pâtres, l'adaptant à la félonie qu'il essuya d'Étienne le Grand et de Mathias Corvin, pour en tirer une conclusion plus globale sur les incorrigibles rapports délétères, jusque dans le chaudron de la géhenne, entre les Valaques, les Moldaves et les Transylvaniens, ces « frères ennemis » !

Les documents d'époque, doctes citations, clin d'œil historiques-livresques (certains « en avance » de quelques siècles : Zalmoxis, Hérodote, Homère, Décébale, Platon, Ovide, César, Néron, Faust, Hermès Trismégiste, Nicolas de Cues, Marsile Ficin, Dante, mais aussi Peter Schlemihl, Frankenstein, et même Stoker !) seront tous à ce double tranchant.

Pourquoi les Roumains n'auraient-ils pas le droit de créer leur propre mythe draculien ? Surtout que – écoutons la parole de Matei Cazacu, à ce jour son meilleur, son plus fiable historien et historiographe – « aucune source médiévale ou moderne ne désigne Dracula comme vampire », et que « le supplice du pal est plutôt une contre-preuve » (*Dracula*, Tallandier, Paris, 2004, 2011).

Dominique Ilea

Notice biographique

Né en 1944 à Slatina et décédé en 2009 à Bucarest, Marin Mincu, docteur ès lettres de l'Université de Bucarest, a enseigné en tant que lecteur aux facultés de lettres et de philosophie des Universités de Turin (dont il sort diplômé de sémiologie en 1978) et de Milan, puis, en tant que professeur titulaire, à celle de Florence.

Il est l'auteur de nombreux ouvrages critiques et de romans publiés en Roumanie et en Italie (les plus importants en double version), de recueils de poésie (certains de ses vers ont été traduits en italien, serbe, allemand et français) et de quantités de préfaces. Collaborateur de toutes les revues littéraires de Roumanie et de revues de Rome, Turin, Milan, Florence et Palerme, traducteur d'ouvrages critiques italiens, président du musée de la Littérature roumaine, membre de l'Union des écrivains de Roumanie, puis de l'ASPRO, membre fondateur, premier recteur, puis doyen de l'Université Ovidius de Constanța, il a aussi fondé la revue *Paradigma* et les éditions Pontica, de même qu'un prix littéraire qui désormais porte son nom.

Il a reçu : le prix de l'Union des écrivains 2000 ; le prix international Eugenio Montale (Rome, 1989) ; le prix Carlo Betocchi 1993 ; le prix Herder (Vienne, 1996) ; le prix national Narrativa (Bergame, 1998, pour *Il diario di Ovidio*), et a été (avec *Il diario di Dracula*) dans la sélection du prix de Bergame 1993 et du prix Giuseppe Acerbi 2005, ainsi que (avec *Ovidio*) dans celle du prix de l'Union latine (Rome, 1998).

ŒUVRES PRINCIPALES

- Poesia romena d'avanguardia*, coécrit avec Marco Cugno, Feltrinelli, Milan, 1980.
- Ion Barbu. Eseu despre textualizarea poetică (Ion Barbu. Essai sur la textualisation poétique)*, Cartea Românească, Bucarest, 1981 ; Minerva, Bucarest, 2000.
- Avangarda literară românească (L'Avant-garde littéraire roumaine)*, Minerva, 1983, 1999 ; Pontica, Constanța, 2006.
- Intermezzo*, roman, Albatros, Bucarest, 1984 ; Gramar, Bucarest, 2000 ; Polirom, Iași, 2007.
- Pradă realului (La proie du réel)*, poésie, anthologie d'auteur, Cartea Românească, 1985.
- Nuovi poeti romeni*, coécrit avec Marco Cugno, Vallecchi, Florence, 1986.
- Despre fragilitatea vieții (De la fragilité de la vie)*, poésie, anthologie d'auteur, Eminescu, Bucarest, 1987.
- Poeți italieni din secolul XX (Poètes italiens du XX^e siècle)*, anthologie commentée, Cartea Românească, 1988.
- Fiabe romene di magia (Contes magiques roumains)*, collection Tascabili Bompiani, 1989.
- Intermezzo II*, Cartea Românească, 1989.
- Mihai Eminescu e il romanticismo europeo*, coécrit avec Sauro Albisani, Bulzoni, Rome, 1990.
- Il diario di Dracula*, roman, Bompiani, Milan, 1992.
- Textualism și autenticitate (Textualisme et authenticité)*, Pontica, 1993.
- Intermezzo IV*, Pontica, 1997.
- Il diario di Ovidio*, roman, Bompiani, 1997.
- Paradigma eminesciană (Le paradigme d'Eminescu)*, Pontica, 2000.
- Intermezzo III*, Albatros, 2002.
- Drehung (Rotation)*, poésie, traduit en allemand par Christian W. Schenk, Dionysos-Verlag, Sulzfeld, 2002.

Jurnalul lui Dracula (Journal de Dracula), roman réécrit en roumain, Polirom, 2004; *O diário de Dracula*, traduit en portugais brésilien par Talita Tibola, Autêntica Editora, São Paulo, 2015.

Moartea la Tomis. Jurnalul lui Ovidiu (Mort à Tomis. Le journal d'Ovide), roman réécrit en roumain, Polirom, 2005.

Avant-propos à l'édition italienne

La figure de Vlad III de Valachie (mort en 1476) a depuis toujours attiré les écrivains comme les lecteurs. Son sinistre surnom était l'Empaleur, mais il avait aussi hérité de son père, Vlad II (mort en 1447), celui de Dracula – *Dracul*, à savoir « le diable ». Maintenant, c'est au Roumain Marin Mincu de s'en inspirer pour un livre, directement écrit en italien, qui ne s'appuie plus sur la cruauté légendaire du voïvode, et d'autant moins sur le goût « gothique », sur ces pléthoriques histoires de vampires, ignorées à juste titre, car relevant d'une littérature de loin plus récente et généralement discutable.

Bien au contraire, Mincu fait ressusciter le personnage historique, ce guerrier que le pape Pie II encouragea et admira, espérant faire de lui son principal *condottiere* dans la lutte contre les Turcs, avant de l'écraser, dans ses célèbres *Commentarii*, XI, 12, sous une condamnation qui ne masque pas pour autant son attraction initiale. Mieux encore : le récit se présente comme rédigé à la première personne par Dracula lui-même, qui décrit avec lucidité les intrigues politiques dont il fut en partie victime, les conjurations dynastiques ainsi que le grand choc de la Chrétienté et de l'Islam (ce dernier incarné par Mehmed II, qu'il a combattu et défait). Vlad III, mis sur le trône par Jean Hunyadi, régent de Hongrie, eut à se méfier en permanence de proches parents, tel son plus jeune frère Radu, comme de rivaux,

tel Dan, qui tentera de le détrôner avec le soutien des Saxons de Transylvanie et qu'il tuera. Mais son effort de toute une vie sera la guerre contre les Turcs, avec lesquels il rivalisera de cruauté, et face auxquels il tombera dans la bataille.

Le roman nous fait retrouver Dracula emprisonné, par un Mathias Corvin devenu d'allié persécuteur, dans le château de Visegrád, dans un cul-de-basse-fosse creusé sous le lit du Danube (il devait y rester de 1463 à 1476) : détention ambiguë, ponctuée de quelques visites d'une femme mi-tentatrice, mi-espionne. Encerclé par des centaines de rats, plongé dans une perpétuelle obscurité, Vlad peu à peu perd la notion du temps et jusqu'à la conscience précise de son propre corps, que sa fantaisie lui fait apparaître en mystérieuse dilatation au sein de ténèbres sans frontières visibles.

Dans cette situation apparemment sans issue, Dracula, tantôt avec rage, tantôt avec mélancolie, revient, sans les dissimuler le moins du monde, dans son ardeur de se confesser, sur quelques-uns de ses horribles vices ; il s'efforce plutôt de mettre des mots sur les accidents de son âme qui l'auront poussé à tant de cruauté, tout comme, à présent qu'il se tient pour un condamné à mort en sursis, de dire le découragement, le désespoir du claustré. Davantage pour se comprendre soi-même que pour esquisser une défense, Dracula trace froidement les lignes d'une théorie de la violence. Aux heures de déprime il continue d'ailleurs à tourner dans sa tête autour de l'humiliant trauma qui déclencha sa perversion, et qu'il ne se décide à évoquer qu'à un moment donné, suggérant une compliquée mais plausible explication du sadisme dont il força à rebrousse-poil ce pathologique blocage qui lui rendit répugnant le contact des femmes.

Trouvaille originale, Mincu nous dépeint un Dracula déjà conscient de sa propre noire légende, très au fait des documents historiques qui alimentèrent cette légende. S'il peut procéder ainsi, c'est que le Dracula de Mincu, à l'instar du vrai voïvode, est un homme cultivé, polyglotte, un humaniste précipité dans l'action par un destin plus subi que voulu ; le voilà lisant Aristote,

citant des classiques, des auteurs médiévaux et contemporains ; le voilà l'ami de Gémiste Pléthon, de Nicolas de Cues et de Marsile Ficin, comme eux séduit par l'hermétisme néoplatonicien du *Pimandre*. Or, par une sorte d'autoillusionnisme, lumineuse idée de l'auteur, il arrive que, tout en tenant, d'un côté, une correspondance suivie avec le pape Pie II afin d'aboutir à un éclaircissement et à une absolution (il dénonce la contrefaçon de sa propre lettre à Mehmed II, reproduite dans les *Commentarii*, d'où il ressort comme un renégat), d'un autre côté, Dracula fait circuler de son plein gré, et manipule à sa charge, les rumeurs les plus préjudiciables de sa renommée. Dans son activité intellectuelle comme dans sa vie, Dracula tend à amplifier, y recherchant une espèce de grandeur, le choix du mal auquel il s'est vu en partie contraint.

À travers Vlad III on fait donc, du moins dans la fiction de Mincu, l'éloge du poignant entrelacement de l'écriture et de la réalité – où l'écriture finit par s'imposer comme plus énergique et plus « vraie » que la réalité même, et par entraîner la main qui écrit, renversant le rapport entre l'écriture et l'écrivain, entre idéation verbale et mentale. S'inscrivent sous cet angle les pensées éparses, les réflexions sur l'existence, d'une extrême modernité et d'un haut niveau littéraire, insérées par endroits dans la narration ou l'évocation, rendues fragmentaires par une censure, ou une autocensure, imaginaire. Et c'est là que Dracula devient le plus un de nos semblables ; son écriture, non finalisée, sonde librement les abîmes de l'âme. Le roman dont Mincu le fait protagoniste est original précisément parce qu'il réussit à nous faire regarder l'histoire de Dracula à travers les yeux du voïvode lui-même (certes, telle que peut l'imaginer et l'explorer de l'intérieur un écrivain de notre époque, renseigné sur toutes les ficelles du psychisme) et à nous tenir en haleine d'un bout à l'autre.

Cesare Segre

*Vous l'avez deviné,
il s'agit encore d'un manuscrit...*

Il y a treize ans, lors de mon tout premier voyage en Italie, assoiffé de connaissance et curieux, je rencontraï dans le train un drôle de monsieur qui se disait comte de Bessarabie et se targuait d'héberger dans son sang des langues empoisonnées qui lui mordaient les lèvres.

Je n'eus pas le loisir de vérifier s'il s'agissait d'un des vrais descendants de la vieille dynastie des Basarabi (je me souvenais qu'un de ces voïvodes avait vaincu les Hongrois vers l'an 1330, consolidant l'État féodal de Valachie) ou bien d'un simple natif de Bessarabie, cette province roumaine entre le Prut et le Dniestr occupée par les Russes en 1812, puis définitivement annexée par Staline en 1940. C'était un homme on eût dit sans âge, à l'état civil incertain et au nom douteux, qui par ailleurs ne pouvait avoir moins de soixante-dix ans. Monté dans mon train à Timișoara, avec un impossible accent roumain, il me pria de faire passer en mon nom à la douane une grande quantité de Gerovital : un cadeau de son amie de Bucarest, le D^e Ana Aslan, qui lui avait fourni, sans pour autant les accompagner des indispensables ordonnances, les médicaments en question. Je lui fis cette faveur tout en ironisant, à part moi, sur cette petite contrebande qui mortifiait sa comtale dignité. De l'autre côté de la frontière, le comte Reggiani – je pense bien qu'il se faisait

appeler ainsi – se mit à palabrer en serbe avec les douaniers yougoslaves. À partir de là, plus personne ne passa contrôler ses bagages, je viens juste de m'en rendre compte. Car à ce moment-là je n'y prêtais pas attention, je ne trouvais pas cela important, et d'ailleurs, à moins de solliciter mon sens de l'humour, nul détail en l'occurrence n'était de nature à troubler mon calme de type qui n'en veut rien savoir.

On approchait déjà de Belgrade quand, de but en blanc, sans le moindre rapport avec notre conversation jusque-là, le comte me dit en italien : « Dans vos yeux je décèle la pureté de la cruauté de Dracula. » J'en restai sans voix, abasourdi. Puis je m'enquis de ce qu'il entendait par là. (Me rappelant qu'une fois G. m'avait parlé d'un personnage bizarre qui, du temps de notre liaison étudiante, lui avait fait peur, lui conseillant avec insistance de me quitter, car j'eusse été – ou bien l'étais-je toujours – une espèce de démon, Dracula en personne...)

Superstitieux comme je le suis, je le regardai fixement, soudain sur mes gardes. Or, il s'empessa de me rassurer, se présentant comme le fondateur de l'association Dracula, siégeant à Florence. « Vous devriez écrire un roman sur Dracula : un vrai roman, et non plus – je me comprends – quelque histoire de vampires, comme celle de Bram Stoker. »

Je n'avais pas lu Stoker, je n'étais pas davantage intéressé par l'écriture d'un roman de ce genre. Je pris cela comme une plaisanterie. Mais le comte Reggiani fouilla dans ses valises et me montra une copie du manuscrit n° 806 de l'abbaye de Saint-Gall en Suisse, daté de 1463 : une version allemande de *Dracula*. Il me dit l'avoir trouvée à Bucarest et payée une somme dérisoire pour la revendre en Grande-Bretagne. Je demeurai muet d'admiration devant sa facilité à déchiffrer les caractères gothiques du manuscrit. Le dessin de Dracula attablé au milieu des Turcs fichés en pal était d'un réalisme cru, très macabre par la minutie des détails.

Voilà, pensai-je, un nouveau roman sur Dracula ne saurait exister qu'à une condition : une fidélité absolue à l'égard de

l'histoire ; le réel, dans ce cas, surpasserait toute imagination, et toute invention ne serait qu'un pâle reflet, qu'une fade reconstitution de faits historiques bien plus vivants et véridiques.

Remarquant qu'il avait éveillé mon intérêt, le comte me montra aussi un bouquin : le même récit, publié à Nuremberg en 1499. Là encore, cette scène de l'horrible banquet sur la couverture, accompagnée de l'épigraphe suivante :

HIE FAGT SICH AN GAR EIN GRAUSSEMLICHE
ERSCHRÖCKENLICHE HYSTORIEN,
VON DEM WILDEN WÜTRICH
DRACOLE WEYDE WIE ER DIE LEÜT GESPIST
HOT EPRATEN UN(D)
MIT DEN HAÜBTERN YN EINE KESEL GESOTTEN.

[« Ici commence le récit moult cruel et effroyable du bestial et terrible Voïvode Dracula, sur sa façon de ficher les gens en pal, de les écorcher vifs et de les faire cuire dans un chaudron avec leurs têtes comme autant de choux. »]

Par la suite j'allais me convaincre de la véracité de ces faits, car nulle fantaisie n'eût jamais pu suggérer des expressions d'une horreur authentique à ce point.

Ce bouquin me fascina, d'autant plus qu'il portait en bas de page une note autographe du grand historien Nicolae Iorga, à qui il avait appartenu. « Je me suis procuré ce livre à Bucarest, pour une bouchée de pain, chez un parent éloigné d'Iorga, et je compte aller le revendre à Berlin », dit Reggiani. Je ne m'explique toujours pas ce qui me décida au juste à accepter son invitation et à descendre du train à L., en Slovaquie.

Là-bas nous séjournâmes dans une sorte de maison-labyrinthe, propriété d'une mystérieuse femme, qui devisait avec le comte en allemand. Ensemble nous nous rendîmes chez un antiquaire du vieux centre-ville, à qui le comte confia plusieurs icônes roumaines sur verre et sur bois. (Et moi qui croyais que

ses affaires en Roumanie se limitaient au Gerovital...) Plus d'une fois j'eus la sensation que dans le coin on connaissait bien le comte, qu'il y était presque de la maison, comme tantôt à Belgrade. Nous dînâmes dans un restaurant de luxe, où un Hongrois vint nous rejoindre (avec lui, cela va de soi, le comte parla en hongrois). Puis leur conversation se mit à tourner autour du journal de Dracula. « Il existe donc un *journal* de Dracula ? », interrogeai-je Reggiani. « Bien sûr qu'il existe, sauf qu'il est caché quelque part, dans le château de Visegrád. »

Le soir même je repartis pour l'Italie. En m'accompagnant à la gare, le comte me fit promettre de venir le chercher à Florence, à l'hôtel Savoia, et de réfléchir à ce projet de roman.

J'avais presque oublié cet étrange épisode, pris, comme je l'étais, par la vie académique turinoise, quand, au bout d'une année sinon plus, je reçus une lettre inopinée, à l'en-tête de l'association Dracula de Florence mais postée à Londres : le comte me notifiait de me mettre au travail, m'informant sèchement qu'il avait déjà vendu mon roman non écrit à vingt-huit pays. Je l'envoyai au diable et jetai sa lettre. J'avais bien autre chose en tête. Je m'intéressais à la sémiotique et à la poésie des *Novissimi*. Or, je m'aperçus que pendant tout ce temps-là je n'avais point oublié cette idée du *journal* ; au contraire, je tâchais, comme un jeu, de me figurer ce qu'il aurait bien pu écrire, ce grand homme d'action, fait prisonnier et mis aux fers par son ami Mathias, roi de Hongrie. (Il n'est pas moins vrai que, pour adoucir sa captivité, ce dernier lui avait donné en mariage sa propre belle-sœur, et c'est l'étrangeté même de cette contradiction qui me frappa : d'un côté la geôle, de l'autre l'épouse princière. Une énigme.)

Je me procurai Bram Stoker, je le lus et le trouvai déplorable. Pas un mot là-dedans sur le Dracula historique, qui avait défié Mehmed II ; on eût dit que Stoker avait uniquement pris en compte le personnage légendaire. Alors que, pour ma part, j'aurais aimé questionner le personnage en chair et en os : mais quel aura été son vrai visage ? D'un coup, je compris que, malgré moi, je n'avais cessé de penser à ce roman... Pourtant je ne m'étais lié

par aucune promesse, pas la moindre, me répétais-je, pour me tranquilliser.

Entre-temps, en Italie était sorti le livre de R. McNally et R. Florescu, *À la recherche de Dracula (Alla ricerca di Dracula)*. Cette attention focalisée sur la figure de Dracula m’amusait. Comment cela se fait-il ? me demandais-je. Le témoignage fictif de Stoker ne suffirait-il donc pas ? Rechercherait-on la vérité sur le personnage réel ? J’allai consulter, à la Bibliothèque de l’Académie de Bucarest, tout le matériel disponible sur le sujet et j’en tirai la conclusion qu’il n’est plus possible d’écrire un roman sur Dracula. Je veux dire par là qu’il est impossible d’écrire un autre roman imaginaire, puisque le plus véridique des romans réside en ces fragmentaires récits valaques, turcs, russes et allemands qui circulaient partout en Europe dès 1462, c’est-à-dire du vivant du protagoniste. Oui, il aurait été intéressant de savoir comment le héros lui-même aurait commenté les écrits sur son compte. *Et voilà*. Le voilà, le véritable roman. Le *Journal* ! Le comte Reggiani n’avait-il pas évoqué un authentique journal de Dracula ? Et s’il existait réellement... ?

Comme de juste, durant cette même période de fébriles recherches, le professeur Avalle m’invita à concourir pour la chaire de Lettres roumaines qui venait de se libérer dans la cité de Savonarole, et c’est ainsi que je devins professeur associé à l’Université de Florence. Bientôt, en fait dès mes premiers jours là-bas, sans le vouloir, je me trouvai, en flânant, devant l’entrée de l’hôtel Savoia. Un frisson me parcourut : et si d’aventure le comte Reggiani était en ville pour m’attendre et – comme il m’en avait averti par écrit – réclamer mon roman ? Vous m’en direz tant !... Quel roman ? Je ne lui avais rien promis du tout. Tomber pile sur le siège de l’association ne m’en faisait pas moins peur : à chaque fois que je passais à hauteur de l’hôtel Savoia, j’avais vaguement le sentiment que je devrais me reprocher ma défection du pacte. J’avais beau me répéter encore et encore que je ne m’étais engagé à rien du tout, car au fond de moi je sentais

prendre forme une espèce de défi. Peut-être finirais-je bien par le concevoir, ce drôle de roman...

Je me mis à imaginer un tas de stratagèmes afin d'éviter l'hôtel Savoia. À nouveau je m'illusionnai d'avoir tout jeté aux oubliettes (de la confiture plein la figure, mais ce n'est pas moi qui ai fini le pot – dit le proverbe) et, à chaque fois qu'il m'arrivait de me rappeler cette méphistophélique rencontre, je feignais l'indifférence, quand en réalité j'en restais très troublé.

Une instance ésotérique, ou quelque chose du genre, s'ingéniait à semer sur ma route, où que j'aille, ses signes et ses témoins. Peu après mon arrivée à la faculté des Lettres, je reçus la visite d'une superbe créature aux yeux bleus et à la blonde chevelure de magicienne, qui me proposa un mémoire de maîtrise sur la figure historique de Dracula. Sacrée coïncidence ! C'était la propre nièce de Radu Florescu, Ileana Florescu, venue tout droit d'Amérique pour faire ses études à Florence. Je tombai quelque peu amoureux d'elle et ensemble nous décidâmes d'aller voir son oncle, là-bas, en Amérique, afin de nous mettre au courant des éventuelles nouveautés apportées par ses ouvrages... (Entre-temps elle préparait sa thèse et, à chacun de nos rendez-vous, me questionnait sur le roman.)

Soudain, sans raison, je commençai de me vanter partout autour de moi, à Paris, à Belgrade, à Bucarest, d'être dans la fièvre des touches finales à un roman sur Dracula. En réalité, je n'en avais pas encore rédigé une seule ligne.

N'eût été l'invitation de M. H., mon ami hongrois, jamais je n'aurais visité le château de Visegrád, où il me conduisit – pour m'en faire la surprise – sans me préciser de quoi il s'agissait. En sa qualité de président de l'Union des écrivains de Hongrie, il m'avait convié dans son pays et prié de participer à un salon international du livre qui se tenait à Buda. Averti de mon obsessionnel intérêt pour Dracula, il songea m'emmener, avec une poignée d'amis italiens, dans un « lieu ténébreux », où, disait-il, « l'air est lourd d'histoire comme à l'entrée d'un trou noir ». On devait voir la tour de Salomon, où Dracula demeura prison-

nier plus d'une décennie, sous le règne tyrannique de Mathias Corvin. L'idée me fichait une peur bleue.

Le château de Visegrád est à une vingtaine de kilomètres de Buda. Sortis de la ville au lever du soleil, un soleil singulièrement printanier, la pluie nous surprit aux abords du château, et tandis qu'on gravissait les marches de la tour, les éclairs commencèrent. (Un avertissement ?) Toujours est-il qu'une fois là-dedans, je ne sais plus comment, je m'égarai et me retrouvai tout seul dans le tunnel secret qui, par-dessous le lit du Danube, reliait la tour au château de la famille Báthory, situé sur l'autre rive du fleuve (château qui de nos jours n'est plus là, démoli juste après le procès qui mit un terme à la sanglante carrière de la comtesse Élisabeth Báthory).

Bien qu'ayant étudié à Târgoviște et à Făgăraș la méthode coutumière à Dracula de se construire ce genre de couloirs secrets (des sortes de méandres souterrains où il se retirait pour s'éclipser durant des semaines), j'eus toutes les peines du monde à découvrir, le long de ladite galerie, cette porte dérobée qui menait à son antre mystère de Visegrád. C'étaient deux pièces étroites creusées sous le Danube, où étaient conservés des manuscrits rarissimes et documents divers. Que dis-je ? Une véritable bibliothèque d'un homme de culture du XV^e siècle. Eh bien oui, vous l'avez deviné : c'est là-dedans qu'il me fut donné de dénicher le texte du journal de Dracula, rédigé de sa plume en valaque.

Le manuscrit était caché dans un coffret en fer enchâssé dans le mur de la bibliothèque. D'abord je mis la main sur un texte du *Corpus Hermeticum*, en grec ; or, à le feuilleter, je m'avisai que sur chaque page il y avait des choses écrites entre les lignes, en valaque (je parle, évidemment, de celui en caractères cyrilliques, typique de l'Église orthodoxe médiévale), avec une encre presque illisible. N'eût été la forte lumière qui tombait du plafond à ce moment précis, je ne me serais aperçu de rien.

Il n'y avait que cette occasion-là : l'instant unique où cette mystérieuse lumière s'était engouffrée par une minuscule fente

du plafond ; et je l'ai saisie. Sinon je n'aurais jamais trouvé ce manuscrit dans le manuscrit. Rien à dire : le journal de Dracula avait été rudement bien dissimulé. C'est la chance que je devais remercier pour sa découverte. Un journal, par ailleurs, naît toujours pour masquer un vide, il dépend d'un vide, si bien que ce ne pouvait être un pur hasard que ma trouvaille fût due à ce vide infinitésimal dans la voûte.

Le texte du journal fournissait des dates exactes qui correspondaient à d'importants événements, mais trop de lacunes interrompaient la chronologie de l'écriture. En revanche, parmi les livres de la bibliothèque, je débusquai des listes de citations, des notes de lecture, des résumés d'ouvrages philosophiques, témoignant de l'application des lectures d'un homme de la Renaissance, ainsi que du niveau élevé de ses jugements, de ses idées à propos de n'importe quel sujet. Sur ce chantier privé, si secret, de la bibliothèque, l'écrivain et le lecteur avaient combattu à armes égales.

J'y trouvai aussi quelques versions des récits sur Dracula : en allemand, en slavon, en turc et en latin. L'auteur procédait par réduction. Il commençait par tout coucher sur le papier, puis il ôtait le superflu par de drastiques ratures. En moyenne, sur cinq pages d'écriture serrée, à la fin il n'en restait guère plus d'une demi-page. Dracula employait un style vigoureux, digne d'un guerrier pugnace et endurant qui sait programmer le délai de sa force par une tension soutenue, inflexible avant d'avoir terrassé pour de bon son adversaire.

Le journal devait donc être pour lui une préoccupation essentielle, à en juger d'après ces nombreuses ratures, biffures et versions. On y sentait l'effort, la volonté acharnée de l'auteur de ne pas céder ; on devinait aussi le fait qu'il prenait la plume comme l'unique remède contre la solitude et la folie.

Mais, assez de ces impressions que j'ai vécues dans la bibliothèque secrète de Dracula, creusée dans les murs de la tour de Salomon, près de Buda.

Je ne raconterai pas ici de quelle façon je suis parvenu à m'emparer du manuscrit, cela n'a pas la moindre importance. Tout ce qui compte, c'est le contenu dudit manuscrit et sa portée. Au fond, le roman sur Dracula existait déjà : écrit par le voïvode en personne, il n'attendait plus qu'à être découvert.

Florence, janvier 1987

Journal de Dracula (2 février 1463-28 août 1464)

2 février 1463

Je crains fort de finir enseveli vivant dans cet antre creusé sous le lit même du Danube. Il suffira que la pression de l'eau vienne à bout de la résistance des couches d'argile qui me séparent du fleuve pour qu'il ne reste plus de moi que cette image sombre du damné, du meurtrier sans nom puni pour ses fautes. Or, si je disparaissais sans trace, plus jamais personne ne pourra accéder aux pensées ni aux déchirements que je connus en ces lieux. Un jour, peut-être, quelqu'un retrouvera ce journal*, et ainsi dévoilera

* La tâche de curateur du journal de Dracula est loin d'être simple. Outre les dégâts causés par l'humidité, les ratures et les interpolations en différentes langues, les orthographes différentes et parfois illisibles, etc., il y a aussi le problème fondamental du décryptage. Combien de fois n'ai-je pas eu de mal à venir à bout d'une de ses notes, d'une de ses méditations, d'un de ses récits... Mais à quelle espèce de Dracula aurait-on affaire ? J'attendais tout autre chose de sa part. On n'a là que ses deux premières années de détention, jusqu'à la mort du pape Pie II, et durant tout ce temps le personnage reste un Dracula passablement terrestre, même assez prévisible au demeurant. Le vampire paraîtra, probablement, après la rédaction de ses récits. Mais je ne pense pas qu'il faille présumer de la suite. Et puis, le vampirisme est à ce jour une mode, rien de plus qu'une mode. Or, qui sait ? peut-être trouverons-nous le loisir

la tromperie mise en œuvre. Chaque nuit, l'eau du fleuve vient heurter d'encore plus près et la peur de mourir noyé ici, en bas, fait couler plus vite le sang dans mes veines, accroît mon énergie vitale. Qui suis-je donc ?

3 février 1463

Moi, Vlad Dracula, prince de Valachie, suis retenu prisonnier, depuis plusieurs mois, dans le château de Visegrád, près de Buda¹. Au début, tout avait l'air d'une plaisanterie. Je venais de me rendre avec mes hommes à Braşov², pour y accueillir Mathias Corvin³ et le persuader de venir sans plus tarder, comme convenu, avec les siens, frapper les Turcs, déjà harcelés par moi et presque vaincus. Il lui fallut cinq longues semaines de tergiversations et de palabres avec mes ennemis, les marchands de Braşov⁴. Ils tinrent secrètement conseil, sans moi, et, pour finir, à peine étions-nous repartis qu'on s'emparait de moi par la trahison de Jan Jiskra⁵. Voilà comment je me suis trouvé ici.

4 février 1463

Je sens mes forces décliner lentement et peu à peu je sombre dans un état d'apathie mortelle. Depuis le jour de cette trahison, une révolte muette qui paralyse ma volonté bout en moi. Je ne pense pas pouvoir surmonter le coup scélérat qu'on m'asséna au dépourvu : je fus trompé par mon meilleur ami et, désormais, j'assiste, impuissant, aux manigances de la cour royale de Buda afin de fausser mon identité. Être tenu, jusqu'à récemment (jusqu'à hier, de fait), pour un prince respecté, être pris pour repère essen-

de poursuivre cet ouvrage, de développer jusqu'au bout le faustianisme de Dracula. Que le lecteur excuse pour l'instant l'éditeur de s'être laissé aller à ce dévouement un peu trop facile.

tiel par les têtes couronnées d'Europe, entendre parler de vous comme d'un grand champion contre les Turcs, et même comme du vainqueur de Mehmed II en personne⁶. Voir consigner en vers exaltés vos faits d'armes par les chroniqueurs étrangers et fixer sur la toile votre figure si redoutée par les peintres officiels de la cour de Vienne ou de Buda... Puis, soudain, on décide que vous n'avez plus le droit d'être vous-même et, du jour au lendemain, on vous enlève de façon abusive tout ce qui est à vous et on change votre statut glorieux d'« athlète de la chrétienté » en celui d'ignoble traître. On vous attaque par-derrière dans votre propre pays et on vous met aux fers sans autre forme de procès, puis on vous emmène en cachette pour vous jeter dans cette gêle humide, en pâture aux rats. En guise de justification extérieure, on me prête, de la manière la plus abjecte, d'aberrantes intentions, contrefaisant ma signature sur de fausses lettres, et on efface tous mes exploits réels, comme si – pour importants qu'ils fussent – ils ne m'appartenaient plus. C'est ainsi, entièrement à l'improviste, et avec le soutien du pape, qu'on est en train de réécrire à rebrousse-poil l'histoire dont je fus le protagoniste, me projetant brutalement dans le pur néant. Une immense sensation de faiblesse envahit mon esprit. Il faut que je trouve le courage de secouer paresse et lâcheté, de ne pas me laisser abattre. Je tâcherai de m'entraîner à résister, de toutes les forces qu'il me reste. Cette incitation intime me donne de l'énergie et une nouvelle fermeté. C'est moi-même qu'il me faudra vaincre en premier.

lundi

Je commence à perdre le compte des jours de la semaine. On vient de me dire qu'aujourd'hui serait un lundi. Un manchon moelleux de protection enveloppe mes pensées enfiévrées et ralentit mes réactions. Ma vue se brouille. Je sens mon corps s'engourdir, ma démarche devenir titubante. Étrange, et inté-

ressante en son genre, la forme d'épuisement qui me terrasse. Depuis que je suis ici, je ne fais que dormir, presque sans interruption, sans distinguer le jour de la nuit.

L'obscurité permanente dans ma cellule rend le temps pareillement homogène, continu. Cela me donne un sentiment de sécurité ; c'est comme une invitation constante et profonde à me relaxer.

Ma mémoire aussi ralentit. Je ne sais pourquoi aujourd'hui tout m'apparaît si lointain. Et je reste confus ; plus rien de ce qui m'est arrivé ne m'intéresse, tout ce que je souhaite, c'est me reposer. Tant de fatigue s'est accumulée dans mes os, après de longues années – mes meilleures – passées à pourfendre les Turcs. En dépit de mon âge, je suis déjà éreinté. Mais le plus étrange, c'est que, jusqu'en ce sordide lieu de détention, je me sente comme dans un espace familier, que j'aurais connu dans une autre existence. L'obscurité me réjouit secrètement et je parviens à m'orienter sans difficulté dans les ténèbres compactes qui m'entourent. Et puis, il y a cette odeur de terre humide, si forte, une senteur fraîche qui me dispose au sommeil et me l'octroie aussitôt. Je glisse béatement dans un état lascif d'intimité. Mon état est celui d'un homme qui semble renaître peu à peu après une longue maladie, effaçant les derniers vestiges de sa mémoire d'avant. Mon nouveau sentiment est celui d'une vie mystérieuse qui ne ferait que commencer, et à côté de laquelle celle vécue jusque-là n'était qu'une pâle ébauche. Je voudrais tout oublier, mais cet effort ne suffit pas. Je voudrais me détacher du sujet que j'étais, embarqué dans l'histoire malgré moi, protagoniste impassible d'évènements bien connus, et me réinventer dans la peau d'un autre.

mercredi

Mes paysans croient fermement à l'immortalité de l'âme. D'après eux, l'âme du défunt s'attarde dans sa maison, l'espace

de trois jours, lumineuse et pure, tapie derrière la porte. Et lorsque le corps qui fut le sien la rappelle : « Reviens donc habiter ta demeure ! », l'âme lui répond : « Non, ma foi, ce ne peut être vrai que j'aie séjourné dans une charogne si repoussante. » Puis, durant une quarantaine de jours, l'âme revisite, un à un, tous les endroits qu'elle a fréquentés dans son ancien corps et, chaque matin, elle recueille les offrandes déposées à son intention. Après quoi, elle s'envole aux cieux, s'acquittant de quarante-quatre péages, y laissant à chaque fois un *pomnet* (pièce de monnaie enroulée dans un carré de toile). C'est de la sorte qu'elle rachète ses péchés.

aujourd'hui

Élisabeth Báthory⁷ a découvert le passage secret et vient souvent, en cachette, fouiller dans mes papiers. Hier, j'ai trouvé quelques ratures suspectes, qui ne sont pas les miennes. Je crains qu'elle ne veuille détruire les documents, tous authentiques, que j'ai rassemblés.

15 février 1463

Maintenant, j'y vois plus clair que jamais. Lorsque Mehmed II est entré en Valachie, au lieu d'accourir à ma rescousse et de m'envoyer en renfort ses soldats (soit dit en passant, grassement payés par le pape pour combattre les infidèles), Mathias s'est conduit d'une façon apparemment incompréhensible : tout en feignant de me venir en aide, il avait choisi intentionnellement un très long parcours ponctué de haltes dans tous les bourgs de Transylvanie.

Pour autant, je ne suis toujours pas certain d'avoir saisi s'il venait à moi et vers mon pays en ami ou en occupant. Et je ne comprends pas davantage la conduite de mon cousin, Étienne

de Moldavie⁸, qui, en m'attaquant à Chilia, me livrant bataille au moment même de l'offensive de Mehmed II, m'obligea à diviser mon ost et à me défendre sur deux fronts à la fois⁹. Il s'en passe, au fil de l'histoire, de ces choses étranges, dont les raisons sont vouées à demeurer inexplicables.

*menace**

Je suis hanté par un terrible cauchemar. Je rêve sans cesse d'un effroyable océan de sang qui s'approche, menaçant. Je vais mourir noyé dans le sang de mes victimes. Si tant est que je meure.

les rats

Cette nuit un fait nouveau est survenu. Cela fait deux jours que je réclame une couverture pour me protéger du froid intenable de cette cellule creusée dans les entrailles de la terre, mais mon gardien n'a toujours pas accédé à ma requête. Et pourtant, cette nuit, à un moment, j'ai ressenti une forte chaleur. C'est cette

* J'aimerais ajouter un détail concernant les titres des fragments identifiés. Dans la première partie, chaque fragment portait, semble-t-il, dès le départ, une date précise. Mais, plus loin, on remarque d'amples ratures et le remplacement des dates par des syntagmes qui se rapportent au contenu des textes respectifs. Quant à la main de l'intervenant, elle aurait aussi bien pu être celle de Dracula lui-même que celle d'un lecteur ultérieur. Et les titres en question semblent indiquer un critère pratique de lecture, un moyen d'accéder plus aisément à l'un ou l'autre passage de ces notes. Chargé d'établir leur édition, j'ai dû trancher entre les deux options. Or, si d'abord j'avais adopté le critère chronologique, par la suite je me suis ravisé et j'ai trouvé plus important de fixer dans un titre le contenu de chaque texte en particulier. C'est pourquoi, à mon tour, j'ai choisi des titres aux endroits où ils faisaient défaut. L'authenticité du manuscrit me semblait mieux préservée de cette manière.

soudaine sensation de confort qui m'a réveillé. On eût dit que je gisais sur un tapis moelleux.

Sous mes flancs, sur mes hanches, je sentais le contact d'une matière tiède et veloutée. Mais, dès que j'eus bougé, ce tapis réconfortant sembla se défaire et s'éloigner de moi, m'abandonnant à même le plancher dur et glacé. Qu'était-il arrivé ?

Je le compris sur-le-champ, en un sursaut d'horreur : c'était des rats. Qui sait combien. Ils s'étaient blottis contre moi, amicaux, comme s'ils avaient voulu me réchauffer.

Enfant, je m'étais longuement efforcé de vaincre la sensation affreuse que leur vue me causait. J'arrivais un moment à me maîtriser, mais je finissais toujours par vomir. Là, les rats s'étaient rapprochés de moi sans me faire le moindre mal. Comme si moi-même je les avais appelés à mon secours. Dans certains contes de fées valaques paraissent des bestioles malaimées qui aident de leur propre chef le héros et sans lesquelles il ne pourrait mener à terme ses exploits. Aujourd'hui, je comprends que ces histoires recèlent une expérience bien réelle.

mensonges

Nicolas de Modrussa¹⁰ m'a rendu visite en secret, m'apportant un extrait des *Commentarii rerum memorabilium, quae temporibus suis contingerunt*¹¹, qui parle aussi de mes actes « historiques ». En substance, le livre consiste en une redondante autobiographie du pape, en son auguste autoportrait d'homme arrivé au faîte du pouvoir spirituel et de grand défenseur de la chrétienté. Je compte revenir plus tard sur le sujet autobiographique dudit ouvrage. Pour l'instant, je voudrais souligner l'ignominie commise par Mathias, l'auteur de ce manuscrit falsifié d'un bout à l'autre – en ce qui me concerne – porté à la connaissance de Pie II. Il s'agit, ostensiblement, d'un écrit apocryphe. Comment expliquer sinon que Pie II se soit laissé bernier au point de recopier tels quels ces « récits » horribles,

prenant au pied de la lettre toutes ces histoires à dormir debout ? Je reprends l'extrait et le reproduis ci-dessous, puisque Nicolas ne peut me laisser l'original. Il est intéressant aussi pour ce qu'il raconte sur les Valaques :

« *Iohannis Dragulae immanis ataque nefanda crudelitas eiusque in regem Hungariae deprehensa perfidia et tandem captivitas.*

Austrialem saevitiam et crudele descripsimus Alberti facinus. Adiienda est Iohannis Dragulae atrox nequitia et natura immanis, cuius inter Valachos, quibus praefuit, adeo nobilitata sunt scelera ut nulla queant tragoedia superari.

Valachi populi sunt ultra Danubium habitantes inter Euxinum mare et regiones quas hodie Transilvanas appellant, in quibus septem civitates theutonici sermonis existunt. Valachi lingua utuntur italica verum imperfecta et admodum corrupta. Sunt qui legiones Romanas eo missas olim censeant adversus Dacos qui eas terras incolebant; legionibus Flaccum quendam praefuisse, a quo Flacci primum, deinde Valachi, mutatis litteris, sunt appellati; quorum posterius, ut ante relatam est, barbariores barbaris evasere. Iis nostra aetate Dragula praefuit, animo inconstanti et vario, quem anno sexto et quinquagesimo supra mille quadringentos incarnati Verbi Iohannes Huniates regni Hungariae gubernator, eo quod ad Turchos defecisset, bello victum captumque, cum altero filio neci tradidit, Ladislao quodam ei suffecto qui Valachos imperio regeret. Fugit Gubernatoris manus alter Dragulae filius, nomine Iohannes, qui paulo post, exercitu comperato, interfecto Ladislao, paternae hereditatis magnam partem vendicavit, cunctis qui sibi patrique fuerant adversi crudeliter necatis.

Cybiniensem ingressus provinciam, quamplures villas populo plenas succendit, viros catenatos admodum multos in Valachiam tractos palis affixit. Negotiatores, publica illectos fide, per Valachiam cum pretiosis mercibus transeuntes, direptis bonis interemit. Ex Vurtia quadringentos pueros tanquam lingua